



Concept Aventure
Revue

Épisode 3/4 :
54% de témérité

Vincent Garivet
Béton vibrant, 2009
Béton, téléphone portable









Michel de Broin
Système de fixation, 6 tables
2009





Michel de Broin
Fuite, 2009
Pompe, tuyaux, fiche électrique, grille de puisard

Concept Aventure Revue
Épisode 3/4: 54 % de témérité

Avec la participation de:

Michel de Broin
Vincent Ganivet

artistes de l'exposition

&

Neal Beggs
Vincent Carlier
Joost Conijn
Elisa Pône
Benjamin Seror
TTrioreau

Concept Aventure – série d'expositions, événements et publications, conçue à la Box à Bourges – propose le rapprochement de deux notions présentées le plus souvent comme antagonistes – d'un côté l'aventure ou l'expérience sensible du territoire, et de l'autre le concept en référence à l'art conceptuel, qui met à distance le monde et ses objets, et dont l'application des méthodes et processus d'appréhension de l'environnement ont initié un nouveau cadre d'interventions, un entre-deux, vecteur d'aventures contemporaines.

Chaque épisode –
15 % d'héroïsme,
6 % de conquête environ,
54 % de témérité,
25 % de mélancolie – tente ainsi d'aborder, de façon fragmentaire, le caractère insaisissable de ces approches. Prolongeant ce cycle, l'édition – documentation et extension sur papier de l'exposition – en reçoit les débordements au travers de cartes blanches et d'un entretien.

CA Revue n°3

Gratuit édité par La Box

École Nationale Supérieure d'Art de Bourges
9 rue Edouard Branly
18000 Bourges
Tél: +33 0(2) 48 24 78 70
www.ensa-bourges.fr

Conception éditoriale

Solenn Morel, Claire Moreux et Elfi Turpin

Conception graphique

Claire Moreux

Crédits photographiques

Aurélien Mole et Michel de Broin pour la séquence « fumigène »

Traduction du texte de Joost Conijn

Marie-Françoise Dispa

Relecture

Aurélien De Haese

Impression

Imprimeries de Champagne, Langres

Expositions

Commissariat: Solenn Morel et Elfi Turpin

Coordination: Chloé Nicolas

Régie: Laurent Gautier

Médiation: Véronique Frémot

Nous remercions chaleureusement

tous les artistes ayant participé à ce numéro

Aurélien De Haese pour ses relectures

l'équipe de La Box

Stéphane Joly

les étudiants dont Anne-Cécile Desjardin, Stéphanie Gadal, David Magnou,

Quentin Menard, Chloé Robert, Pauline Toyer

Stéphane Doré et l'École Nationale Supérieure d'Art de Bourges

et tout particulièrement Hervé Trioreau.

***Chanson de la témérité
à hauteur de 54 %
ou
Nous connaissons déjà l'issue
mais OK pour la route***

Pourquoi refuser cette danse
si elle nous conduit au bout de la nuit
puis nous prendrons ta voiture
pour rouler vers la fin
pour rouler vers notre fin


Nul besoin de danser
si ce n'est pour un voyage
un voyage TOTAL
Et nous prendrons la route
une fois la nuit tombée
nous nous réveillerons si loin que
nous ne reconnaitrons rien

UN VOYAGE TOTAL
TOTAL ET FATAL

Nous avalons les kilomètres
la route s'offre à nous
comme une danse
si légère que rien n'a d'importance

Nous connaissons l'issue de cette route
mais qu'importe, nous avançons
et cette musique qui nous entête
à quelques mètres de la chute

Un mur, une falaise feront l'affaire,
plus rien ne saurait ralentir la chute
un 35 tonnes sur notre route
paraît si léger, nous roulons si vite.



**CLIMB IF YOU WANT
BUT
REMEMBER THAT
COURAGE AND
STRENGTH
ARE
NOTHING WITHOUT
PRUDENCE**

Entretien entre Solenn Morel et Elfi Turpin

De: Solenn
Objet: Pour la beauté du geste

Il y a quelques années, je me souviens être tombée un peu par hasard sur une projection de *Steamboat Bill Junior* de Buster Keaton. Fatiguée par une longue journée de marche, je voulais faire une pause, m'asseoir et pourquoi pas m'assoupir. Rentrer dans une salle obscure était une bonne solution. Mais très vite les prouesses physiques de Keaton, son corps en état d'alerte permanent et sa manière singulière d'appréhender l'espace un peu comme un cheval de compétition sur un terrain d'obstacles, ont eu raison de ma lassitude.

Tout aussi par hasard, en triant des affaires de famille cet été, j'ai trouvé le DVD de ce film diffusé par Le Monde. Je me suis empressée de le revoir. Je n'y avais pas pensé au moment de 54 % de *témérité*, mais j'y ai trouvé quelques points communs avec la manière de travailler de Michel de Broin et plus particulièrement de Vincent Ganivet.

D'abord l'histoire brièvement: un jeune garçon introverti qui vient de finir ses études en ville, Canfield, interprété par Keaton, retrouve après des années d'absence son père, un homme dur, capitaine d'un vieux rafioteur sur le Mississippi. Les retrouvailles, comme on l'imagine, sont plutôt difficiles d'autant que Canfield se révèle très maladroit dans son apprentissage des techniques de navigation. Seulement, lorsqu'une terrible tempête éclate, lui seul s'avère capable de venir en aide aux personnes en détresse. Le jeune homme sans assurance du début manifeste dès lors un grand sang-froid et des qualités physiques tout à fait remarquables. Obstiné, il se relève après chaque chute comme si de rien n'était. Et quand des maisons s'effondrent sur lui, il se trouve exactement là où il ne pouvait être touché, c'est-à-dire à l'embrasement de la fenêtre (Steve McQueen a d'ailleurs rendu hommage à cette fameuse scène dans son film *Dead Pan* en 1997). Tout est réel et pourtant la facilité avec laquelle Keaton erre dans ce décor de fin du monde a quelque chose de magique. Parce que précisément il agit en magicien. Le travail et la difficulté sont dissimulés pour laisser apparaître une chorégraphie millimétrée où chaque manifestation de la catastrophe est savamment orchestrée.

Cet air de ne pas y toucher me fait penser à Vincent qui peut déployer lui aussi des moyens assez importants pour installer ou provoquer des accidents qui semblent survenir d'eux-mêmes. Le carambolage notamment, impliquant douze voitures, qu'il a mis en scène à l'occasion de la Nuit Blanche 2005, sur dix places de stationnement, rue Louise Weiss à Paris, avait tout l'air d'un vrai, de ceux que l'on voit en tous cas aux actualités lors des grands chassés-croisés de l'été. Quant à ses sculptures construites à partir d'un matériau de maçonnerie élémentaire, en l'occurrence le parpaing, elles s'avèrent aussi fragiles que les maisons de bois de *Steamboat Bill Junior* emportées par un coup de vent violent. Ainsi, *Le Foudre*, présenté à La Box, ne tient que par la mise en tension d'une sangle. Vincent est en ce sens un performer. Pour chaque construction, un nouveau challenge. Toujours aller plus loin dans la difficulté sans bien sûr que le spectateur ne s'en rende compte. Parce que s'il choisit des formes a priori simples, elles ne sont pas pour autant faciles à réaliser compte tenu des contraintes physiques qu'impose ce matériau. L'un de ses derniers défis, par exemple, est de construire une arche haute de plusieurs mètres sans nul autre artifice que des petites cales en bois qui maintiennent les parpaings entre eux. Cette recherche de l'équilibre aussi parfait que précaire est assez émouvante. Comme les rencontres entre deux individus ou deux choses que rien ne prédestinait à vivre ensemble, même le temps d'un instant. Et ces relations fragiles, Roman Signer en a imaginé de merveilleuses. Dans le film de Keaton d'ailleurs plusieurs images m'ont évoqué son univers poétique (avec des moyens engagés bien sûr très différents): le lit d'hôpital qui circule dans les rues dévastées, les maisons qui flottent, les arbres qui volent. Comme si la catastrophe optimisait le potentiel de ces objets d'ordinaire confinés dans un usage unique et attendu.

Ainsi la modeste table blanche en bois que Signer installe dans quatre sceaux en plastique noirs (*Tisch*, 1994) n'était a priori pas destinée à flotter parmi les morceaux de glace pour disparaître au gré du courant de la Mer du Groënland, et ce après des milliers de kilomètres parcourus par l'artiste suisse. L'entreprise peut ainsi apparaître un peu disproportionnée voire totalement absurde, mais c'est justement dans ce décalage entre les efforts déployés et les effets obtenus assez dérisoires, que réside la beauté d'un tel geste. Et ses interventions ou ses sculptures, comme il les nomme d'ailleurs lui-même, ainsi que celles de Vincent s'inscrivent dès le départ dans un processus temporel qui les conduira prématurément à leur perte. Le geste est alors d'autant plus beau qu'il ne résistera pas aux impondérables de la nature. D'ailleurs, à aucun moment, ils n'entrent en conflit avec elle, ils en jouent au contraire en déviant ses potentialités sur un terrain qui lui est étranger.

De : Elfi
Objet : Courage, fuyons!

J'aimerais revenir sur une installation de Vincent Ganivet – le *Compresseur* – que j'ai pu voir pour la première fois à La Vitrine à Paris. L'exposition présentait en regard de deux sculptures de ce dernier, des photographies de Simon Boudvin, issues notamment de ses *Exométries*.

Pour mémoire, les travaux d'*Exométries* de Simon Boudvin relèvent d'une approche très matérielle de l'architecture en définissant ce que pourrait être le degré zéro de la construction : le tas et son pendant, le trou. Pour élever un volume, l'homme creuse (dans le sol), afin d'en extraire sa matière. À chaque construction correspond donc théoriquement une extraction – un espace négatif. En ce sens, les mines et carrières qui alimentent nos villes en seraient les empreintes. Boudvin prélève quelques-uns de ces espaces en creux – autant de carrières souterraines qu'il éclaire et retourne, ou encore de tas, pour la plupart après transformation, c'est-à-dire fruits d'une démolition.

Mais retournons à Vincent Ganivet. La pièce en question se composait d'un compresseur d'air sur lequel était fixée une plaque de cuisson. Sur cette plaque, de la poussière. Le compresseur, temporisé par une fuite d'air, se mettait en route à intervalles réguliers afin de se recharger. La poussière, sous l'action des vibrations du moteur, entraînait tout simplement en révolution pour former d'étranges figures stellaires – une galaxie spirale en quelque sorte. J'aurais pu m'abîmer avec plaisir dans l'observation émerveillée de ce petit miracle de chantier. Mais sûrement orientée par la confrontation avec le travail de Simon Boudvin, j'en fis une lecture immédiatement reliée à la *Maquette de désert* découverte par Robert Smithson dans sa *Visite des monuments de Passaic, New Jersey* (1967). Dans ce texte historique, Smithson développait sur le mode pseudo-touristique les notions de « ruine à l'envers » (le bâti qui s'érige en ruine) et d'entropie du paysage, à mesure qu'il répertoriait les monuments (ponts, pontons, pipeline...) de cette ville industrielle sur le déclin. Cette longue visite se terminait par la description d'un dernier monument : « un bac à sable » ou « maquette de désert » qui venait démontrer l'irréversibilité de la transformation du paysage.

« Sous la lumière morte d'un après-midi à Passaic, le désert devint une carte de désintégration et d'oublis infinis. Ce monument d'infimes particules flamboyait sous la lueur d'un soleil morne. Il évoquait la dissolution maussade de continents entiers, l'assèchement d'océans ; disparues les forêts vertes et les hautes montagnes : tout ce qui avait existé n'était plus que des millions de grains de sable, un immense amas d'os et de pierre pulvérisés.

Chaque grain de sable était une métaphore morte, en guise d'intemporalité, et pour déchiffrer pareilles métaphores, il aurait fallu traverser le faux miroir de l'éternité. D'une certaine manière, ce bac à sable se dédoublait en tombe ouverte, une tombe dans laquelle les enfants jouent gaiement. [...]

J'aimerais maintenant établir l'irréversibilité de l'éternité au moyen d'une expérience toute simple qui prouve l'entropie. Imaginez le bac à sable divisé en deux, avec d'un



Simon Boudvin, *Concave*, 2006



Simon Boudvin, *Polyèdres*, 2007

côté, du sable noir et, de l'autre, du sable blanc. Prenons un enfant et faisons-le courir dans le bac cent fois dans le sens des aiguilles d'une montre, jusqu'à ce que le sable se mélange et commence à devenir gris; ensuite, faisons-le courir en sens inverse; cela n'aboutira pas à rétablir la division initiale, mais à davantage de gris et une entropie accrue. Certes, si on filmait une telle expérience, on pourrait faire la démonstration de la réversibilité de l'éternité en montrant le film à l'envers, mais tôt ou tard, ce serait le film qui se désagrègerait ou serait perdu, pour finir dans l'état d'irréversibilité.¹»

Le Compresseur (et la fuite d'énergie) de Vincent Ganivet, au-delà de la poétique des objets, n'animait-elle pas avec délicatesse l'irréversible entropie des formes? Était-ce là une démonstration physique? Une machine entropique?

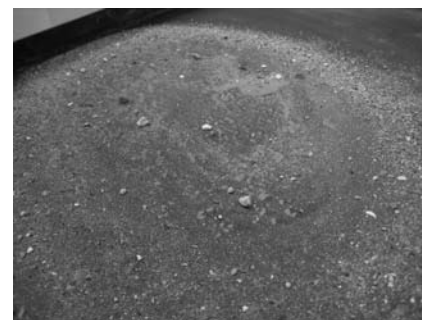
Nous sommes à quelques encablures de Michel de Broin. Car chez Broin, le concept d'entropie, dans son acception toute scientifique cette fois, reste un enjeu majeur. Ses œuvres nous donnent souvent l'impression de sortir d'une expérience de physique-chimie, au chapitre de la thermodynamique. Comme si Michel de Broin voulait, à travers le dérèglement de systèmes, rendre sensible l'idée de perte (d'énergie) et pourquoi pas rétablir avec humour un nouvel équilibre. Avec *Keep on Smoking* (2006), il proposait par exemple une alternative à la crise du pétrole: une bicyclette bricolée capable de transformer en fumée l'énergie cinétique produite par le cycliste. L'effort physique fabriquait le courant électrique nécessaire à l'activation d'une machine à fumée. En atteste une courte vidéo suivant l'artiste à vélo, traversant et enfumant lentement un parc berlinois. La locomotion y était d'autant plus laborieuse que le «brouillard» s'épaississait.

De la fabrication de la perte où le bonheur de pédaler en polluant... À La Box, Michel de Broin avec sa *Fuite* emboîtait le pas de Vincent Ganivet qui nous avait déjà ré-initiés aux catastrophes domestiques. À Bourges, les murs de la galerie semblaient cacher un dysfonctionnement électrique inquiétant. L'eau y remplaçait l'électricité et alimentait, en circuit fermé, le réseau de câbles courant derrière les cimaises pour être recrachée par une prise électrique en deux jets réguliers et continus.

J'aime à penser que cette *Fuite* représente la circulation (des idées, des formes, et des usages) d'une exposition conçue de concert – un désordre comme point de rencontre de deux artistes ayant travaillé en collaboration.

Tu évoques, Elfi, au sujet des interventions de Vincent et de Michel, les expériences de physique chimie, les dégâts des eaux, les fuites, je pourrais ajouter les explosions en tout genre et nous aurions une idée assez juste de l'univers dans lequel évolue le génial Gaston Lagaffe. Ce personnage assez atypique dans l'univers de la bande dessinée est le parfait anti-héros. Indolent, paresseux, maladroit, il est pourtant un inventeur à l'imagination débordante. Il a ainsi transformé son bureau, à la rédaction de Spirou Magazine, en véritable atelier. Et consacre tout son temps – plutôt que de classer le courrier, tâche pour laquelle il est normalement affecté – à créer toutes sortes d'objets délirants qui perturbent au mieux, le fonctionnement de l'entreprise, et au pire, causent de très importants dommages parmi lesquels on peut compter des incendies, des effondrements ou encore des inondations. Parce qu'évidemment entre l'idée souvent très poétique, comme celle de provoquer la tombée de la neige pour séduire la douce Mademoiselle Jeanne, et la réalisation plutôt empirique, l'écart est considérable. Et à cause de quoi? Du réel, qui arrive sans crier gare, par surprise, ne laissant pas le temps à Gaston de réagir. Le projet est ainsi brutalement interrompu par cette irruption.

Michel et Vincent, eux, ne sont pas pris de cours car ils anticipent voire provoquent cette rencontre entre le réel et sa projection. Ils connaissent les matériaux, les interactions entre eux et avec les éléments extérieurs. Les sculptures *Vaisselle* de Vincent en sont une bonne illustration. Elles apparaissent sous l'effet de la pression de l'eau projetée sur un tas de vaisselle qui semble installé aussi négligemment que dans



Vincent Ganivet, *Le Compresseur*, 2007



Michel de Broin, *Keep on Smoking*, 2006

De: Solenn
Objet: «Des gaffes et des dégâts»

Michel de Broin
Shared Propulsion Car, 2005



1. Robert Smithson, «Une visite aux monuments de Passaic, New Jersey», in catalogue de l'exposition *Robert Smithson, le paysage entropique, 1960/1973*, Musées de Marseille/RMN, 1994, p. 180 à 183.



Franquin, *Des gaffes et des dégâts*, Gaston 6, éditions Dupuis, 1991, p. 20

un évier rempli. Mais là où normalement le réel aurait juste provoqué de simples giclements, l'artiste l'a détourné de telle façon à créer ces images poétiques. Autre exemple, les véhicules bricolés de Michel, qui ne sont pas si éloignés de ceux de Gaston – bien que les expériences dont ces derniers sont l'objet se concluent systématiquement par un échec : le moteur de la voiture finit toujours par exploser et le vélo par éclater en mille morceaux. Michel, lui, démonte puis remonte ces engins dans une perspective plus réaliste. La voiture, par exemple, une Buick Regal de 1986, dont il ne reste de la version originale que la carrosserie, fonctionne parfaitement grâce à un système de pédales actionné par les passagers. Cependant, lors d'une sortie dans les rues de New

York, où elle n'est pas passée inaperçue, des policiers l'ont jugée non conforme aux règles de sécurité. Conclusion : véhicule embarqué et conducteur en garde-à-vue. La parfaite voiture écologique n'est donc pas prête d'envahir nos routes. Et l'on peut faire confiance à l'agent de police Longtarin pour y veiller ! Vincent et Michel, s'ils préméditent les manifestations du réel, n'en perpétuent pas moins cette tradition de la gaffe dont Gaston est le maître à penser.

Après Fantasio, la malheureuse victime des inventions audacieuses de son employé, Rem Koolhaas a, lui aussi, fait les frais, le 9 février dernier, à Pékin, de l'arrivée brutale et soudaine du réel. Alors qu'il achevait l'un des plus importants projets architecturaux en Chine, une de ses tours, qui devait abriter un hôtel, un théâtre, des cinémas et des salles d'enregistrement, a pris feu pour des raisons que même Franquin aurait jugées surréalistes. La cause : le nouvel an chinois ! Plus précisément un feu d'artifice organisé pour l'occasion par la Télévision Centrale Chinoise, dont justement le nouveau siège, une arche de verre et de métal culminant à 234 mètres et parmi les immeubles les plus larges du monde, et lui aussi conçu par l'architecte hollandais, jouxtait la tour incendiée. Peu fière de cette incroyable gaffe, la télévision n'a évidemment pas relayé l'information, balayant par là même le symbole de transparence que cet édifice devait représenter. Et c'est ainsi qu'un désolant monolithe gris a pris place dans le quartier d'affaires flambant neuf, emblème du dynamisme de la capitale chinoise.



La tour de Rem Koolhaas après l'incendie



Le pont de Tacoma
7 novembre 1940

Autre catastrophe fameuse : l'effondrement du pont suspendu de Tacoma dans l'État de Washington, aux États-Unis, six mois seulement après son inauguration. Le 7 novembre 1940, alors que le vent souffle modérément (environ 70 km/h), il se met à osciller dangereusement. Sa sensibilité au vent est connue, expliquant l'étroite surveillance dont il fait l'objet et pourquoi l'événement a été filmé. On attend alors le dénouement. Jusqu'à quel point la structure en métal peut-elle tenir ? Quelles formes improbables peut-elle encore produire ?

La travée centrale se déforme très rapidement et de façon de plus en plus impressionnante. Elle ondule littéralement. Sur le film, on remarque une voiture abandonnée au milieu et un homme qui tente de gagner la rive. Sa silhouette évoque Buster Keaton et son corps toujours au bord de la chute. Il s'agit du professeur Ferquharson, l'ingénieur chargé de l'étude du pont, qui enfin arrive, apparaissant relativement serein, une pipe à la main. On apprend qu'il était parti, au péril de sa vie, secourir le chien resté dans le véhicule. Quelques instants plus tard, dans un fracas inouï, le pont s'effondre en son milieu. Aucune victime n'est à déplorer. Fin de suspense.

«[...] quelque part nous savons, bien sûr, ajouta Austerlitz, que ces constructions surdimensionnées projettent déjà l'ombre de leur destruction et qu'elles sont d'emblée conçues dans la perspective de leur future existence à l'état de ruines.²»

De : Elfi
Objet: Retour de flammes

Je ne peux m'empêcher de reprendre le cours d'une de nos très récentes conversations à la suite de ce texte sur Gaston Lagaffe, où nous énumérions avec plaisir et à grands renforts de détails et anecdotes, les multiples inventions désastreuses du personnage qui font du pire employé de bureau, un révolutionnaire. Car à bien y réfléchir, les stratégies fantaisistes de Gaston, qui s'accordent à échapper à l'ennui et à la pénibilité du travail de bureau, pour l'essentiel des tâches administratives répétitives, conduisent, sous les effets de la catastrophe, au sabotage. Dstructions des archives, explosions, incendies, inondations, détériorations diverses du matériel, ruinent systématiquement l'évolution de l'entreprise (une hypothétique signature de contrat) et entravent l'ordre (représenté par l'abominable agent de police Longtarin). La maladresse et l'oisiveté font acte de résistance.

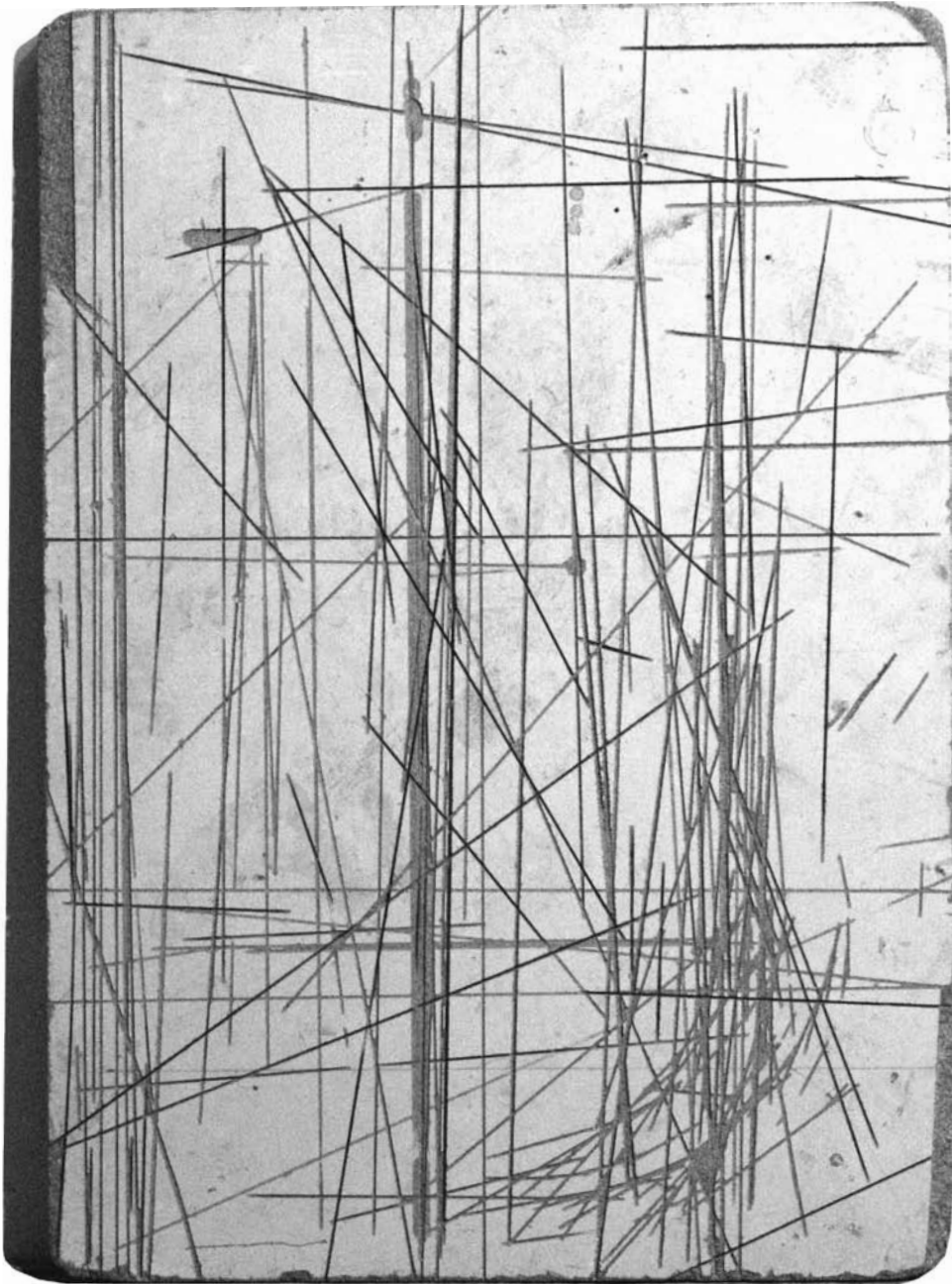
Et ton rapprochement entre la figure du héros contre-performant et cet épisode 54 % de *témérité*, est à plus d'un titre judicieux tant la rencontre entre Michel de Broin et Vincent Ganivet nourrit ce rapport paradoxal à la notion de travail. Ne pas faire (résister), c'est du travail. En d'autres termes, que produit la résistance? Des formes, à travers des objets qui résistent métaphoriquement ou qui sont les résidus physiques de cette résistance.

En ce sens, le *Shelter* de Michel de Broin produisait à La Box une image assez exemplaire. L'artiste en assemblant six tables afin de construire un quadrilatère, rendait inaccessible et enfermait la surface «publique» de l'objet – sa surface de travail – et affichait a contrario ce que l'on ne voit habituellement pas – «le dessous-de-table», lieu des échanges et comportements illicites ou officieux, du collage inopiné de chewing-gum aux jeux de jambes adultérins en passant par l'échange de pot-de-vin. Les tables, pieds en l'air, agressives, semblaient se barricader et se protéger de tout usage.

Quant aux œuvres de Vincent Ganivet, telles le *Martyr* ou le *Mandala*, elles peuvent apparaître comme les formes résiduelles de travaux de chantier ou d'atelier (au sens large du terme). Le *Martyr*, «tableau» à la géométrie abstraite, porte en fait les traces de la répétition d'un geste lié à la fabrication d'une pièce. En effet, comme son nom l'évoque, le *Martyr* n'est autre que «le plateau destiné à supporter les dépassements d'usinage et placé au contact de la pièce à travailler, généralement en dessous, ou entre celle-ci et l'outil». Il devient par là même, image graphique du labeur. Découlant d'un processus similaire, le *Mandala* est ce cercle de poussière obtenu par la pose au sol d'une bâche en réserve lors de travaux de montage; la partie circulaire non protégée recueillant les résidus de la construction d'une exposition. L'œuvre, en retrait, devient ainsi le relief d'un ouvrage, ou par opposition d'un désœuvrement. Au boulot, il faut parfois faire passer le temps. Et dans cette perspective, Vincent Ganivet s'autorise à laisser voir les traces d'une pratique de l'oisiveté qui demande habileté et savoir-faire: des *Ronds du fumée* colorés, résultats au mur de tirs de fumigènes.

À La Box, Vincent actionna un fumigène de détresse de bateau. Une épaisse fumée orange, spectaculaire, envahit lentement l'espace avant que l'apparition n'opérât: une peinture résiduelle aux volutes incandescentes. L'image rudimentaire quoiqu'assez baroque, était guerrière, associée «au coup de sabre» du *Foudre* en parpaings qui lui faisait face. Le souvenir de cette action (les évolutions d'un brouillard psychédélique), quant à lui persistait et m'amena à embrayer sur un autre souvenir, celui d'un film: *l'Apocalypse Now* de Coppola, tant le fumigène sous toutes ses couleurs accompagnait le récit de cette traversée délirante de la folie de la guerre du Vietnam. Cette réminiscence m'engagea, au retour de cette exposition, à redécouvrir ce film dans sa version longue. Après six bonnes heures de visionnage (je le regardai deux fois d'affilée) et une quantité scandaleuse de manguettes ingurgitées, je me demandai, groggy:

Que reste-t-il de nos expositions?









Le 29 août 07 à 23 : 56 GTM + 02 : 00, Vincent Carlier a écrit :

Mon départ est prévu pour le samedi 1er septembre (ce samedi) à 11 h 00. Je me suis donc installé en ce début de semaine dans mon appartement (de retour d'une résidence de deux mois). Mon site est maintenant en ligne (www.vincentcarlier.fr) mais il va subir quelques modifications dans les prochains jours (ajout d'infos concernant le projet et ses conditions de production ainsi que quelques infos sur ma personne). Peux-tu me dire quand sera envoyée votre newsletter de septembre ?

Le 16 octobre 07 à 12 : 59 GTM + 02 : 00, Vincent Carlier a écrit :

À l'heure où je vous écris j'ai parcouru 1572 km. Ce qui correspond à une moyenne de 35 km / jour. C'est 5 km de moins (par jour) que ce que je m'étais fixé mais ce retard est en partie dû à une petite grippe qui m'a arrêté quelques jours. Depuis deux semaines j'ai repris un bon rythme et j'essaie de faire un peu plus de quarante kilomètres par jour pour voir ce retard diminuer. Sur le plan physique ça va ; rien de particulier pour le moment si ce n'est un peu de corne sur les doigts suite aux quelques ampoules du début. J'ai tendance à vite quitter les gants. J'ai également rencontré quelques soucis au niveau du talon à cause du frottement répété des cale-pieds (et des sangles). J'avais dans un premier temps rechaussé mes baskets pour ramer, mais j'ai maintenant opté pour un petit aménagement avec un peu de mousse (morceau de tapis de sol) fixé sur les cale-pieds au niveau du talon et sur la sangle. J'essaie de ménager mon état physique en gérant mes séances en fonction de mon état de fatigue. Au niveau des performances, elles sont très variées suivant les séances abordées. Entre 2'45 et 3'00/ 500 m quand je fais une séance de deux heures entrecoupée de pauses variées (ravitaillement, changement de film ou de disque...) Et autour des 2'25/500 m quand j'aborde un simple 5000 m. Je préfère les séances un peu longues au rythme tranquille plutôt que les séances plus courtes et plus rapides. C'est en effet beaucoup moins fatigant et moins traumatisant. Regarder des films en ramant m'aide beaucoup à me caler sur un rythme et oublier le compteur. J'oublie mon effort et le temps passe plus rapidement. Je reçois des encouragements très sympas, d'un peu partout, la plupart du temps de sportifs (souvent des rameurs). Les statistiques de fréquentation de mon site sont intéressantes. Environ 900 visites depuis le 1er septembre pour 400 visiteurs absolus provenant de 14 pays différents.

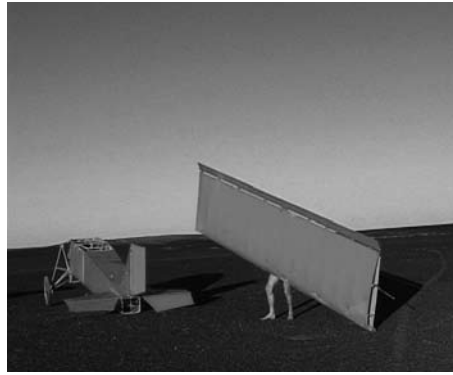
Le 21 décembre 07 à 9 : 27 GTM + 02 : 00, Vincent Carlier a écrit :

Voilà une semaine que je rame dans les cartons. Déménagement éclair pour un nouvel appartement. Après trois jours sans chauffage ni eau chaude et sans connexion Internet, je me réinstalle peu à peu. Hormis ces petits soucis, je suis bien plus à l'aise ici que dans mon ancien appartement. Mon rameur est passé d'une cuisine de 16 m² à un vaste et lumineux salon de 40 m². Avec tout ça j'ai pris trop de retard sur mes prévisions théoriques pour le rattraper (environ 1000 km). Je pense arriver fin janvier.



1er septembre 19 : 31 Ben P / Allez vieux je suis avec toi fais moi avancer ce compteur !!! 11 septembre 09 : 53 Danièle C / Bientôt 1/10ème de la distance parcouru. Bravo. Tu commences à prendre le rythme. Tous mes encouragements. Bises. 20 septembre 12 : 23 Antoine R / Salut le chadok! Regarde ça... (vidéo en ligne de Charlie Girard qui se fait secourir après avoir essuyé une mauvaise tempête au large des côtes américaines, 2 jours après le départ de sa tentative de traversée de l'Atlantique nord à la rame) dis-moi, tu peux quand même voir des gens ou tu vis le truc en solitaire? 30 septembre 12 : 28 Stéphane H / Bonjour Vincent, Quelle idée tordue... Je trouve ça génial! Bon courage pour cette aventure, profite du paysage :) Tiens bon la barre, tiens bon le vent hissez haut... 01 octobre 12 : 04 Michel C (alias le journal de la santé) / Quelques astuces : mets du chauffage dans ta barque! mets des chaussettes! et mets des mouffles quand tu vas pisser sur le pont! Sinon, regarde France 5 tous les jours à 13h40 et 19h! Tu pourras anticiper les petits maux de la vie... 03 octobre 19 : 24 Rémy P / Bonjour, Votre initiative est singulière et en tant qu'ancien rameur compétiteur amateur j'ai connu les douleurs de l'ergomètre mais aussi le plaisir de cet effort où la fluidité, la dynamique, le contrôle et la puissance se mêlent. 09 octobre 21 : 21 Antoine D / J'ai 12 ans et j'admire votre expédition malgré vos quelques kilomètres de retard... Bon courage!!! Dormez-vous normalement (la nuit) ou par intermittence dans la journée et la nuit? Bonne aventure!!! Antoine et la famille D. 27 décembre 19 : 16 Claude V / Bonjour. Bonne année. Les rames c'est dur et encore plus quand Cap Cod est proche. J'espère que le déménagement ne verra pas se noyer le projet. Bravo! 29 janvier 06 : 10 Vincent D / Ca se rapproche alors c'est le moment de rassembler ses dernières forces car c'est une expérience qui vous servira toute la vie, à n'en pas douter. Bon courage. 31 janvier 18 : 21 Sébastien R / Salut, je suis Seb, prof d'eps en région parisienne. Bravo pour ton défi physique. C'est marrant car mon beau-frère est en ce moment sur l'océan Atlantique et termine sa traversée en solitaire à la rame. Je connais bien les rameurs concept 2 car j'en ai dans mon collège et mes élèves rament en même temps que Fredo, mon beau-f qui devrait en finir dans moins de 2 semaines si tout va bien. Bon courage pour la fin de ta traversée et ne flanche pas, tu y es presque!! Seb 01 février 18 : 26 Martine L / YES! Presque au bout ; quelle détermination! Allez quand tu seras au bout tu pourras vraiment toucher l'eau sur notre joli petit lac des Vosges à Gérardmer ; Ca te dirait? Bon, au printemps car là il est gelé... As-tu maigri? Changé de corpulence ou la pub de Concept 2 c'est du bidon??? GO ON ! Martine. 05 février 22 : 17 Pierre-Yves C / Allez, bon courage pour la fin. Moi aussi, je prépare ton arrivée : il y a du rhum à la maison. 09 février 11 : 32 Christian M / Plus que 100!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! 11 février 19 : 27 Julien R / He Vincent! Dernière ligne droite avant l'arrivée! Encore quelques coups de rame et ce sera la fin. À bientôt 13 février 18 : 31 Christian M / Courage encore 710 mètres! Et champagne!!! Et tu feras quoi après? 13 février 19 : 58 Philippe D / Et ben voilà, Bravo! Beau travail... et belle bagarre je pense... Maintenant bon repos mais comme le rythme est pris il faut continuer à ramer.

Vincent Carlier, traversée de l'Atlantique en ergomètre, 5011 km
 départ le 01 septembre 2007, pointe de Saint Mathieu 48° 19' 42.25" N 04° 46' 05.18" W
 arrivée le 13 février 2008, Cap Cod 41° 51' 45.05" N 69° 57' 04.68" W
 projet réalisé dans le cadre d'une invitation en résidence du FRAC Bourgogne



Josovov

Ma caravane a été mise à sac. Dans l'herbe, les morceaux d'un abat-jour en plastique rouge. La vaisselle qui séchait sur le tabouret a été jetée par terre. Il y a des pâquerettes dans les tasses et de l'herbe sèche sur les assiettes. Ma

caravane est garée derrière un hangar en bois. On m'avait pourtant dit de l'installer bien en vue, il y a beaucoup de tsiganes par ici. Je vais trouver Scaritka et je lui dis qu'ils s'en sont pris à ma caravane. Il me dit que je dois la garer ici, là-bas, dit-il, ou bien là. Je lui dis que je vais la mettre là, et je lui indique l'endroit du doigt. Il me dit et me montre, non, plutôt là. À présent, ma caravane est tout près de la station d'essence. Un autre homme, qui a entendu mon histoire, me désigne un câble électrique sortant de la petite maison devant laquelle j'ai garé ma caravane. Electricité, dit-il. Je réponds non, pas nécessaire.

Je me couche quand la nuit tombe, à 21h30, et je me lève avec le soleil, à 5h30.

Vous êtes bien mieux ici, me dit l'homme en tchèque. Je ne le comprends pas, mais je sais ce qu'il veut dire.

Voilà Scaritka qui arrive. Lui aussi remarque le câble électrique. Ils entrent dans la maison, il y a des matelas par terre, l'homme range son vélo. Combien de temps comptes-tu rester, demande Scaritka. Je ne sais pas, lui dis-je. Il dit un an ou deux et se met à rire. Je suis un peu interloqué. Pourquoi les gens demandent-ils toujours combien de temps on reste?

Scaritka et son associé possèdent trois cessnas. Un 152 de 1968, un du début des années 1970 et un de 1976.

Je demande combien coûte une leçon. Il répond 1980 couronnes. Je dis, 2000 couronnes, ça fait combien en euros. Non, dit-il, 1980 couronnes, pas 2000. Il dit que ses leçons de pilotage sont les moins chères de toute la Tchéquie, 68 euros. Mais bientôt tu auras ton propre avion et tu pourras aller partout. Seulement, n'oublie pas ta manœuvre de Nachod.

J'essore la lessive, c'est une belle soirée, la station d'essence ferme. Scaritka me demande d'abaisser la barrière derrière lui.

Roman a un client en provenance de l'Inde.

Il va rester trois jours. Roman n'est pas emballé, il a beaucoup à faire. L'Indien veut acheter des avions, mais les négociations sont difficiles. Roman est allé voler avec son client indien.

L'Indien est de classe royale, affirme-t-il.

Thomas demande s'il vit dans un château, et il le confirme. Avec sa famille, il a beaucoup de terres et de villages. Maintenant, il est en train de construire un aéroport, et il veut fabriquer des avions pour l'armée indienne.



L'Indien nous invite dans son pays. Nous pourrions atterrir sur son champ d'aviation et il nous accueillera et nous montrera l'Inde comme elle est vraiment.

Scaritka s'amène avec un paquet de feuillets imprimés maintenus par une agrafe. Sur le premier, je distingue un itinéraire tracé sur un planisphère, au-dessus de l'inscription « Mon tour du monde

en avion ». Scaritka l'a découvert sur Internet. Lis ça, me dit-il. Je lui demande pourquoi il a imprimé ce texte. Intéressant, dit-il. Je suis nerveux. L'avion est prêt, et maintenant il faut voler. Ça fait huit mois que je n'ai pas volé. Je contrôle chaque boulon et chaque écrou à deux reprises, puis je monte à bord et je fais le taxi pendant quelques instants. Le moteur tourne rond. Je roule jusqu'au début de la piste de décollage. Mes nerfs me jouent des tours : je transpire à grosses gouttes. J'ai l'intention de survoler la piste à basse altitude et de me poser à l'autre extrémité. Voler, c'est tout ou rien. Il faut décoller plein gaz, sinon on risque d'accrocher les arbres au bout du terrain. Je récapitule les opérations, plein gaz et manche en arrière, puis manche en avant, l'avion décolle, atteindre une vitesse de 65 miles et s'élever dans les airs et ne jamais laisser la vitesse retomber au-dessous de 65 miles, sinon l'avion décroche. Je fais rugir le moteur. Au bout de 100 mètres je décolle, 4400 tours, ça sent l'huile brûlée, l'odeur d'un moteur qui est poussé à son maximum. Je ne me pose pas, mais je continue à grimper. L'avion s'élève de 5 m/s. Je redescends à 4000 tours. Me voilà suspendu obliquement dans les airs, le buste en arrière, et l'indicateur de vitesse est sur zéro. Panique. Je tapote le tableau de bord. L'aiguille bouge, mais retourne aussitôt à la position zéro mp/h. Je continue à monter

jusqu'à 300 mètres, puis je stabilise l'appareil et je réfléchis à ma situation.

Le problème, c'est l'atterrissage. Pour atterrir, il faut un indicateur de vitesse. J'essaie quelques virages, jette un coup d'œil sur le terrain, balaie le ciel du regard à la recherche d'autres avions, vérifie tous les compteurs. Température 90 degrés, réservoirs pleins, pression d'huile 6 atm, dynamo 14 volts, vitesse 0 mp/h.

J'entame mon atterrissage à grande vitesse, mais pas trop grande, je pense, sinon l'anémomètre irait vers la vitesse à ne jamais dépasser. 2000 tours, je dois descendre à la vitesse de 2 m/sec. Je plonge vers la piste, remets les gaz jusqu'à 3000 tours et maintiens le nez abaissé. Au dernier moment, je relève le nez, aborde la piste à plein régime, réduis les gaz à fond et me laisse doucement glisser en arrière. Atterrissage parfait. Quand il faut agir, on n'a pas peur.

Je fais le taxi jusqu'au hangar. Là, je dévisse l'aile. Le tube de Pitot n'est pas relié au manomètre. Je rétablis la liaison. Un homme âgé m'a rejoint. C'est un pilote de 74 ans, il vole toujours. Je lui demande de regarder mon indicateur de vitesse pendant que je souffle doucement dans le tube de Pitot. Yes, dit-il.

Le client indien m'a entendu voler au-dessus de Josovov. Il est allé sur le balcon de sa chambre d'hôtel et il a agité la main, il était 8h45. Plus tard, il était sur le bord de la route, mais ma descente a été si rapide que je ne l'ai pas aperçu, a-t-il dit.

Je suis fatigué, très fatigué. Voler me pompe toute mon énergie. Consacrer sa vie à ce moteur qui entraîne les autres éléments à un régime de plusieurs milliers de tours. Piloter et actionner les curseurs et les boutons grâce auxquels l'avion s'élève dans les airs à la bonne vitesse. Et puis redescendre vers le ruban de piste qui vous relie au ciel.

Et, juste au bon moment, tirer le manche vers l'arrière, mais sans pomper dit Scaritka, et on retombe sur la terre...

Le client indien demande si je ne me sens pas

seul. Il se sent seul, lui, dans sa grande chambre d'hôtel. Son père, sa mère, sa fille, sa femme, son grand-père et sa grand-mère... tous vivent avec lui dans son château, et ils lui manquent. Demain, il repartira vers eux. Vous avez quand même des F16, demande-t-il. Oui, dis-je.









◆◆ INDETERMINATE ACTIVITY

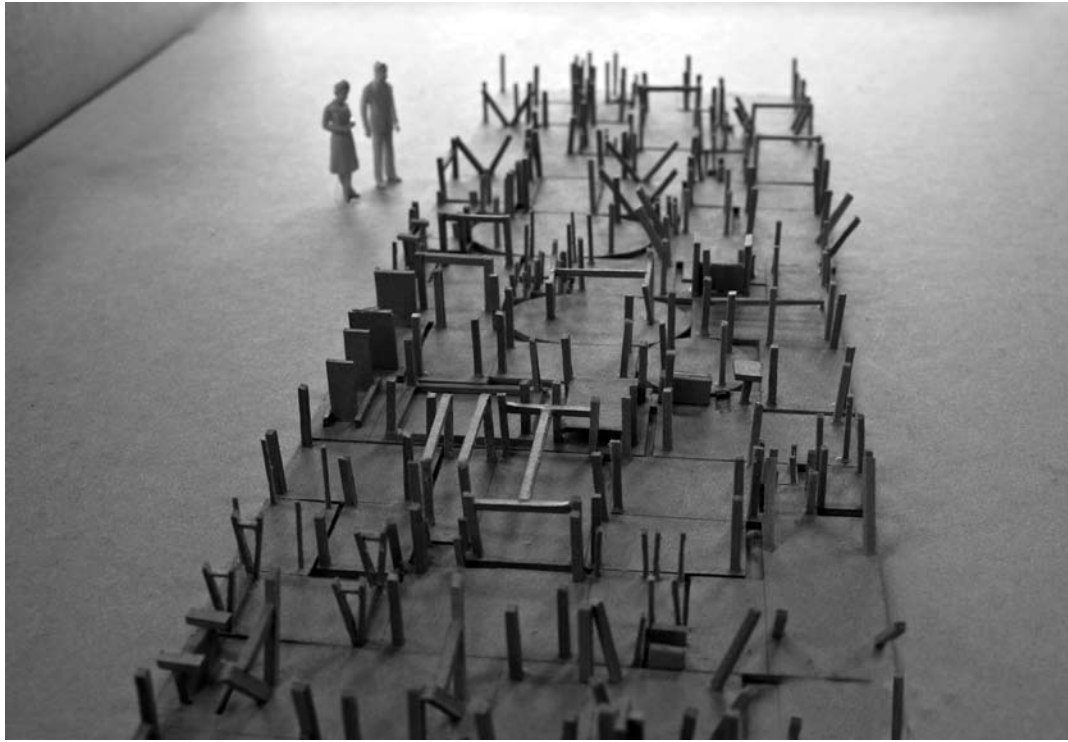
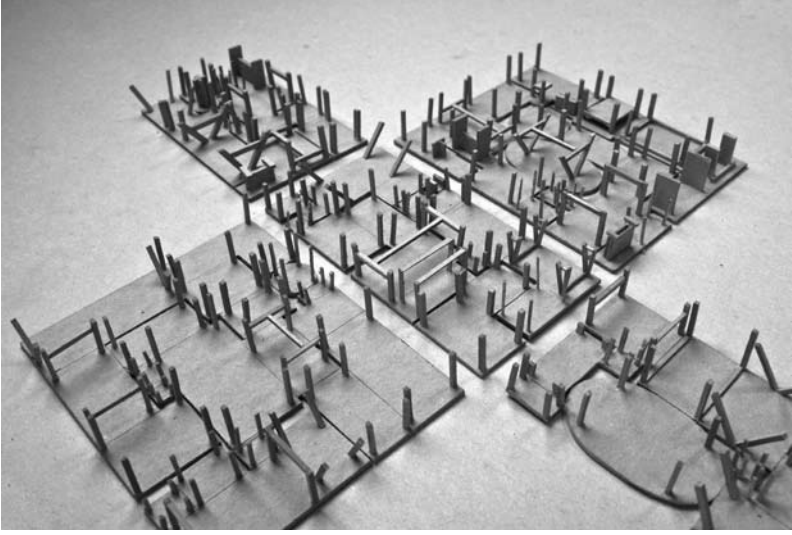


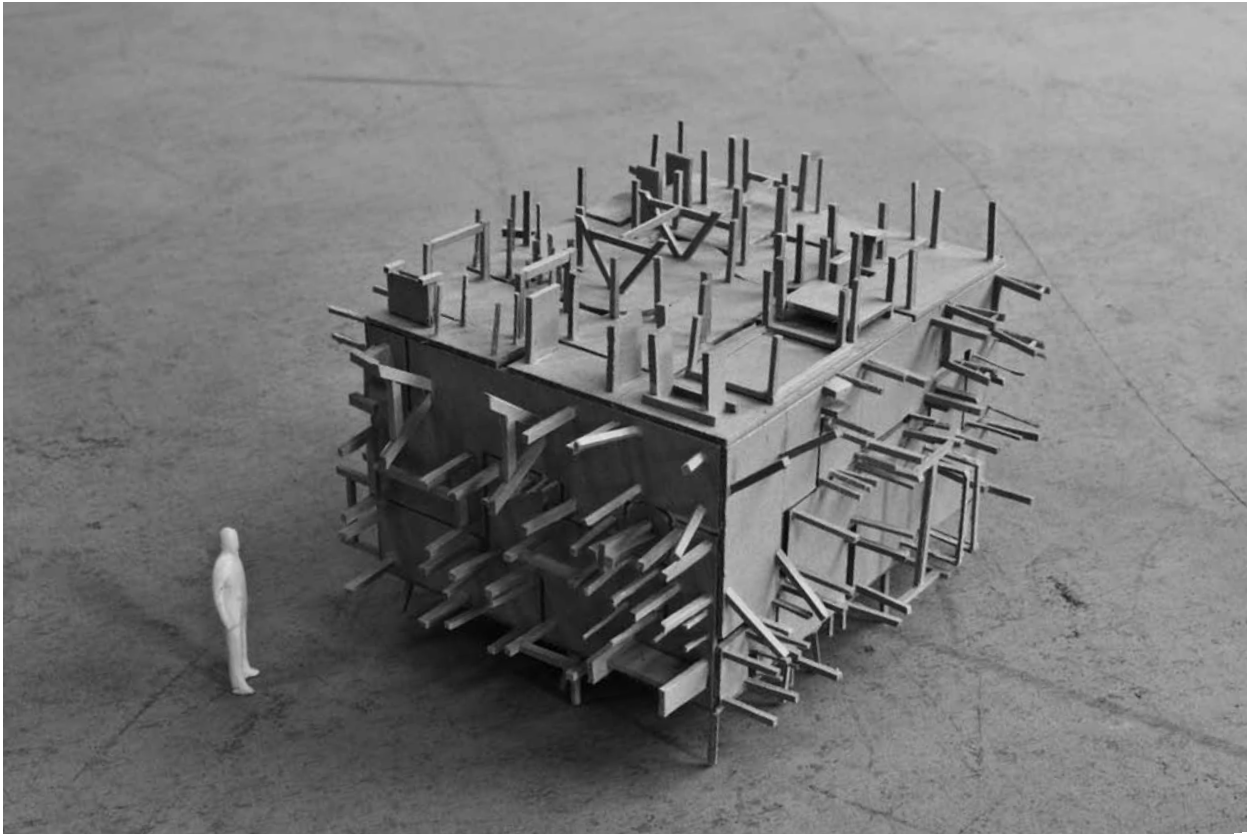
• RESULTANT MASSES

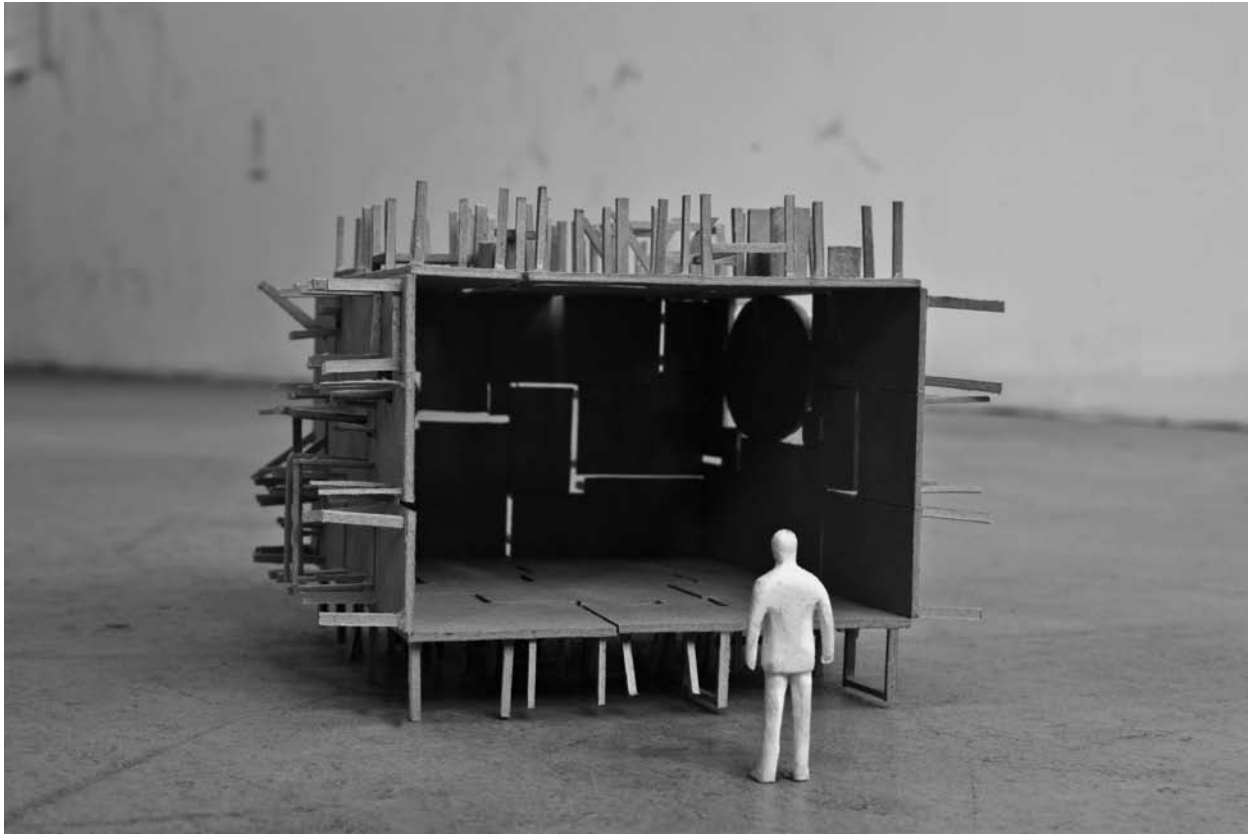












Michel de Broin
Icosaédre, 2009
Système de fixation, 20 tabourets



Vincent Ganivet
Stratus MK5, 2009
Signal de détresse pour navire



Vincent Ganivet
Fourde, 2009
Parpaings, calles, sangle



Vincent Ganivet
Foudre, 2009
Parpaings, calles, sangle



Vincent Ganiwet
Stratus MK5, 2009
Signal de détresse pour navire



Michel de Broin

Né en 1970. Vit et travaille à Montréal, Canada et Berlin, Allemagne.
www.micheldebroin.org

Vincent Ganivet

Né en 1976. Vit et travaille à Paris.
Représenté par la galerie West, La Haye, Pays-Bas.
www.vincentganivet.free.fr

Neal Beggs

Né en 1959. Vit et travaille en France et au Royaume-Uni.
Représenté par la galerie Elisa Platteau, Bruxelles, Belgique.
www.nealbeggs.com

Vincent Carlier

Né en 1981. Vit et travaille à Dijon.
www.vincentcarlier.fr

Joost Conijn

Né en 1971. Vit et travaille à Amsterdam, Pays-Bas.
www.joostconijn.org

Elisa Pône

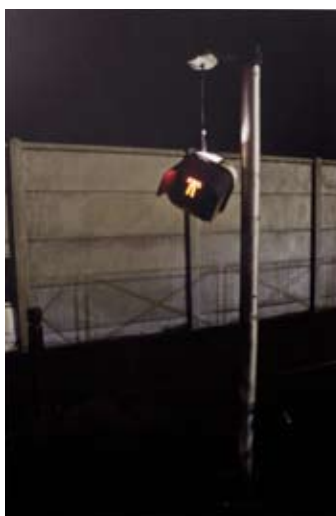
Née en 1979. Vit et travaille à Paris.
Représentée par la galerie Michel Rein, Paris.

Benjamin Seror

Né en 1979. Vit et travaille à Paris.
indexofbenjaminseror.free.fr

TTrioreau

Né en 1974. Vit et travaille à Paris et Vouvray.
<http://tt.rioreau.free.fr>



Concept Aventure

Épisode 3/4 : 54 % de témérité

Exposition du 26 mars au 10 mai 2009

Michel de Broin et Vincent Ganivet

La Box, Galerie de l'École Nationale Supérieure d'Art de Bourges

Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication,
de la Direction Régionale des Affaires Culturelles du Centre,
du Conseil Régional du Centre,
de la Ville de Bourges,
du Centre d'Études et de Développement Culturel.



Concept Aventure

Épisode 1/4: 15 % d'héroïsme
Épisode 2/4: 6 % de conquête environ
Épisode 3/4: 54 % de témérité
Épisode 4/4: 25 % de mélancolie

ISBN 2-910164-52-7